

Essai étrangers

Number 32, May–June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

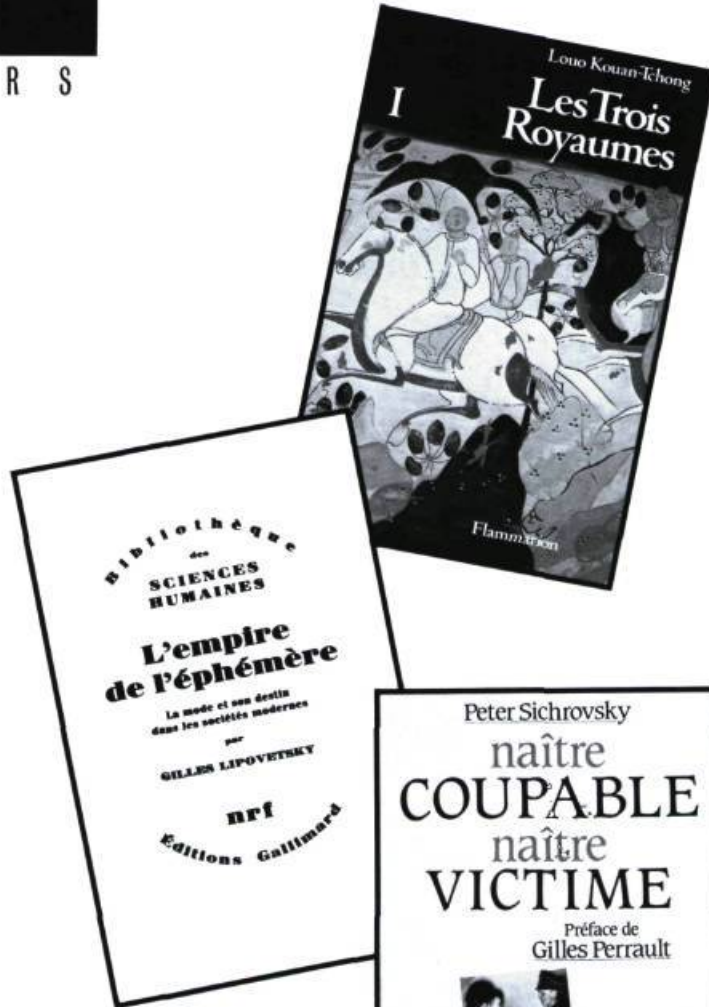
(1988). Review of [Essai étrangers]. *Nuit blanche*, (32), 58–64.

L'EMPIRE DE L'ÉPHÉMÈRE
Gilles Lipovetsky
 Gallimard, 1987; 29,95 \$

La séduction et l'éphémère sont devenus, en moins d'un demi-siècle, les principes organisateurs de la vie collective moderne. Nous vivons, dit Gilles Lipovetsky, dans des sociétés à dominante frivole. Dès lors comment penser et expliquer la mobilité frivole érigée en système permanent et comment, par conséquent, une institution comme la mode, essentiellement structurée par l'éphémère et la fantaisie esthétique, a-t-elle pu prendre place dans l'histoire humaine, se demande-t-il ?

Professeur à l'université de Grenoble, Lipovetsky écrit peu: *L'empire de l'éphémère* est son deuxième essai. Son premier, *L'ère du vide* paru en 1983, s'attardait aux manifestations de l'individualisme contemporain, les années 80 étant inscrites sous le précieux règne de Narcisse. Ici le philosophe poursuit un peu cette voie puisque son idée-force est que la mode apparaît avant tout comme l'agent par excellence de la spirale individualiste et de la consolidation des sociétés libérales. Il veut d'autre part nous amener à comprendre la montée en puissance de la mode dans les sociétés contemporaines, ainsi que la place centrale qu'elle occupe dans «les démocraties engagées dans la voie de la consommation et de la communication de masse».

Ceci dit, Lipovetsky fait le procès — au sens anthropologique du terme — du corps et du social par le biais du narcissisme et de l'esthétique omniprésents, et nous amène finalement sur la questions des sexes. Ainsi est-il intéressant de noter, souligne l'auteur, que la force du code de la beauté féminine, loin de disparaître, se généralise et s'universalise, devient de plus en plus prépondérante. De même, note le philosophe, on ne saurait nier que femmes et hommes se reconnaissent aujourd'hui comme égaux, «mais tel est l'étonnant destin de l'égalité qui nous voue non à la similitude, mais à la juxtaposition des



contraires, au questionnement interminable de l'identité sexuelle».

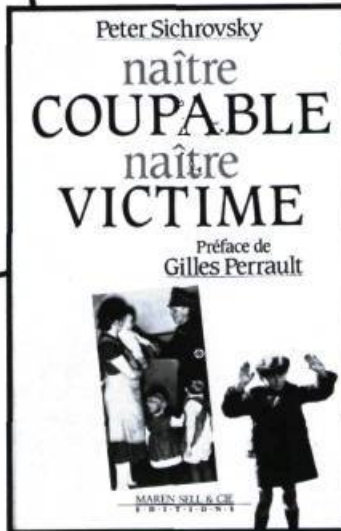
Lipovetsky dépasse toutefois largement le seul discours sur le corps. C'est le phénomène de la séduction dans sa globalité qu'il décortique: la séduction des choses (le Nouveau, le design), de la publicité, de la culture. Et du sens. Là-dessus d'ailleurs, on n'en est plus aux analyses théoriques savantes et poussées, aux grandes idéologies existentielles, constate l'auteur. C'est le sens devenu futile, léger: «la soutenable légèreté du sens».

Malgré quelques raccourcis théoriques parfois audacieux, cet essai de Lipovetsky, qui nous propose un regard brillant sur notre société, est à lire. D'autant plus que l'écriture et le style sont ici à l'image du thème exploité: séduisants et fluides.

Francine Bordeleau

LES TROIS ROYAUMES
Louo Kouan-Tchong
 Flammarion, 1987;
 89,50 \$

Lorsque, vers le milieu de XIV^e siècle, Louo Kouan-Tchong, entreprit de réunir le vaste ensemble de textes ayant pour objet l'histoire des Trois Royaumes et de l'organiser en un tout, à la



fois cohérent et conforme aux données historiques, il était loin de se douter qu'il venait de doter son pays d'une de ses œuvres les plus marquantes et qui n'a cessé jusqu'à nos jours d'enthousiasmer toutes les couches de la société chinoise.

Survolant tout près d'un siècle d'un magistral coup d'aile, l'auteur nous raconte l'effondrement de la dynastie des Han et la partition de l'Empire chinois en trois royaumes. De l'an 184 de notre ère, quand éclatèrent les premiers soulèvements populaires provoqués par la misère, à l'an 220 qui consacra l'éclatement du pays et jusqu'à l'an 280 qui marqua le début du bref règne de la dynastie de Tsin, le lecteur est entraîné dans une longue suite d'aventures où alternent les plus hauts faits militaires et les plus sombres tractations.

Mais, et on l'aura compris, cela ne saurait expliquer la pérennité de l'œuvre. Celle-ci semble reposer sur trois facteurs. Tout d'abord, le récit, dans lequel s'opposent deux mondes,

l'un plein d'héroïsme, de loyauté, de générosité, l'autre, cynique et machiavélique, figure le passage du monde épique au monde romanesque: le guerrier est vaincu par le politique ou l'intellectuel (ce qui est une constante des fictions modernes). En second lieu, Louo, en peignant la corruption, la cruauté et l'injustice, se fait, implicitement, le critique de son époque et appelle presque à une révolte contre tout système tyrannique. Finalement, comme chez tout auteur de génie, il y a la vision du monde: celle de Louo repose sur un profond pessimisme face à l'humanité et face à l'Histoire. Dès les tout premiers mots, cette vision s'impose: «Ce qui fut longtemps divisé doit assurément, un jour, retrouver son unité. Et ce qui, longtemps, fut uni, doit un jour, fatalement, se diviser à nouveau.»

Maurice Pouliot

NAÎTRE COUPABLE, NAÎTRE VICTIME
Peter Sichrovsky
 Maren Sell et Cie, 1987;
 29,95 \$

Imaginez: vous êtes dans une discothèque de Londres. Vous avez 25 ou 30 ans. Dans vos oreilles, un hit des Beatles. 1968: le *peace and love*. Vous dansez avec une Allemande, elle est jolie, elle est de votre âge. Vous êtes heureux et vous sentez qu'une histoire d'amour commence. Soudain, pour rire, ou tout simplement comme ça, parce que l'idée vous vient en tête, vous lui dites: «Tout de même, c'est drôle, nous sommes là à danser, à nous amuser alors que nos parents se sont peut-être tirés dessus.» Elle vous regarde. Vous saviez qu'elle savait que vous étiez Juif.

Bien sûr, une anecdote ne fait pas un livre, mais elle peut être le point de départ d'une véritable interrogation sur l'histoire de l'humanité. Ce que je viens de vous raconter s'est réellement produit. Peter Sichrovsky est un Juif autrichien. Son livre *Naître coupable, naître victime* lui est venu après une sérieuse discussion au cours de laquelle cette Allemande, née comme lui après la guerre, lui a raconté qu'elle vivait avec la culpabilité.

Les enfants ne choisissent jamais leur naissance. Mais il se pourrait bien que naître Juif après la guerre ou naître Allemand après la guerre, ce ne soit pas nécessairement le bonheur total. Wim Wenders nous le rap-

pelle constamment dans ses films. Le livre de Peter Sichrovsky va très loin dans ce questionnement. Son essai tente justement, à partir d'une série de témoignages des enfants de l'après-guerre, de faire le point sur cette souffrance intérieure qui habite chaque Allemand et chaque Juif. Sichrovsky est allé interroger plein de gens. Il a découvert que cette «naissance» n'est pas toujours un drame, mais peut l'être souvent. D'une part parce que les parents de ces enfants ont fait silence sur ce qui s'était passé entre 1935 et 1945. Mais aussi parce que personne, même aujourd'hui, ne veut parler sérieusement des conséquences d'une guerre comme celle-là.

N'est-ce pas étonnant, par exemple, que les psychologues, généralement si prompts à parler de tout, n'aient pas écrit plus d'une vingtaine d'articles sur les conséquences psychologiques de la guerre pour les enfants de cette génération? N'est-ce pas troublant de savoir que ces jeunes ont encore énormément de difficultés à faire parler leurs parents?

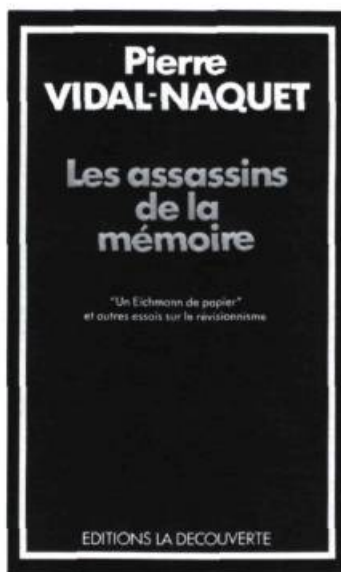
La honte, la peur, la haine, la crainte, la culpabilité, et même la *non-disparition* de l'idéologie fasciste y sont sans doute pour quelque chose. Cependant— Sichrovsky le montre bien — le

silence parle. Un enfant, né en Argentine, découvre dans un manuel d'histoire du Troisième Reich que son père était l'un des principaux généraux d'Hitler. On ne lui a jamais menti, on lui a tout simplement caché ce que son père fut, vingt ans auparavant, dans l'Allemagne nazie. Pour lui, c'est assez pour ne plus vouloir se reproduire, pour devenir homosexuel parce qu'il sait très bien que c'est une vengeance contre sa famille. C'est un cas. Il y en a des dizaines dans *Naître coupable, naître victime*. Un livre terrifiant, bouleversant.

Marc Chabot

LES ASSASSINS DE LA MÉMOIRE
Pierre Vidal-Naquet
La Découverte, 1987;
21,95 \$

Pierre Vidal-Naquet, historien dont la compétence est reconnue, a suivi de très près le phénomène du révisionnisme historique. Qui n'est pas qu'un débat franco-français, car cette secte de pseudo-historiens a aussi des membres en Allemagne et aux États-Unis, entre autres, qu'elle organise des colloques (à Los Angeles, notamment), et qu'elle a depuis 1980 sa revue *scientifique*: *The Journal of Historical*



Review. Restait pour l'historien à déterminer la façon de traiter le phénomène, car l'idéologie révisionniste, qui est bien une idéologie, et des plus pernicieuses, rend impossible le débat de fond. D'où son choix de procéder, nous dit-il dans *Les assassins de la mémoire*, «comme on fait avec un sophiste, c'est-à-dire avec un homme qui *ressemble* à celui qui dit le vrai, et dont il faut démonter pièce à pièce les arguments pour en démasquer le faux-sembant».

Historien lecteur de Platon, Vidal-Naquet emploie son impitoyable rigueur intellectuelle pour mettre au jour les principes idéologiques et méthodologiques

de ces nouveaux sophistes, principes qui dépassent l'imagination. Ainsi se résument les principales thèses de l'idéologie révisionniste: le génocide et la chambre à gaz n'ont jamais existé; la *solution finale* était en réalité le refoulement des Juifs en direction de l'Est de l'Europe; le nombre des victimes juives du nazisme est bien plus faible qu'on ne l'a affirmé (de 200 000 à un million selon les auteurs); l'Allemagne hitlérienne n'a pas la responsabilité majeure de la dernière guerre mondiale, ou bien elle partage cette responsabilité avec les Juifs; dans les années trente et quarante, l'ennemi majeur était l'URSS de Staline; le génocide est en fait une invention de la propagande alliée, entendez juive et sioniste.

Pour appuyer ces thèses, les révisionnistes utilisent huit procédés qui n'ont rien à voir avec la saine méthode historique. Ils considèrent comme mensonge ou fabulation le témoignage direct d'un Juif; ils tiennent pour inexistant ou faux tout témoignage ou document antérieur à la libération (par exemple les textes des membres du *Sonderkommando* d'Auschwitz); ils jugent faux ou trafiqué tout document de première main sur les méthodes nazies (ainsi les archives du ghetto de Varsovie); ils admettent les documents nazis ▶

Pendant la Quinzaine internationale du théâtre à Québec

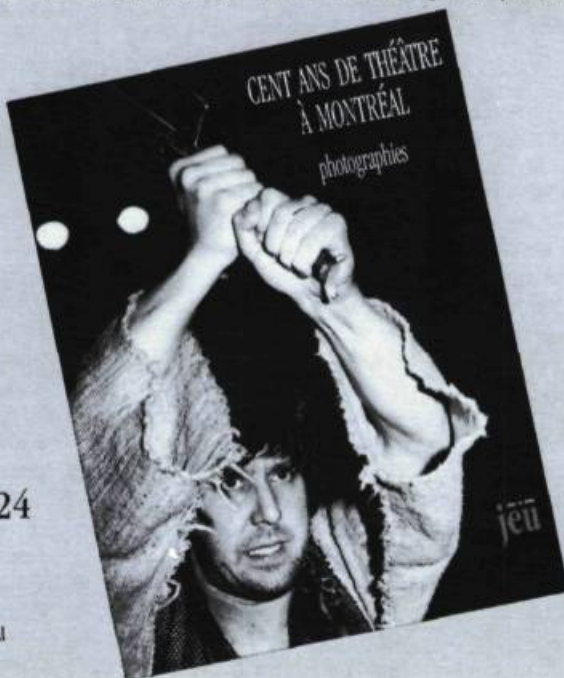
CENT ANS DE THÉÂTRE À MONTRÉAL

Exposition: 100 photos noir et blanc
 Bibliothèque Gabrielle-Roy
 350, rue St-Joseph Est, Québec
 du 26 mai au 12 juin

Catalogue: 9¼" x 12", 160 pages,
 219 photos, en vente en librairie,
 à la Bibliothèque Gabrielle-Roy et à JEU
 Prix: 25 \$

Information
 Bibliothèque Gabrielle-Roy: (418) 529-0924
 JEU: (514) 288-2808

La tenue de l'exposition et la publication du catalogue ont été rendues possibles grâce à des subventions du Conseil des arts de la communauté urbaine de Montréal et du ministère des Affaires culturelles du Québec.



Centre de théâtre
jeu

CONSEIL
 DES ARTS
 COMMUNAUTÉ URBAINE
 DE MONTRÉAL

écrits en langage codé non les autres (dont la page du *Journal de Goebbels* en date du 13 mai 1943: «Les peuples modernes n'ont pas d'autre solution que d'exterminer les Juifs.»); ils considèrent tout témoignage nazi postérieur à 1945 comme ayant été obtenu sous la torture ou par intimidation; ils s'emploient enfin à démontrer l'impossibilité technique des chambres à gaz et nient *a priori* leur existence¹; ils évitent systématiquement tout terme de comparaison ou en diminuent la portée (l'extermination des aliénés allemands ou des Tsiganes).

Voilà, démasquée, la manœuvre en deux temps de ces pseudo-historiens. Le lecteur nous pardonnera le caractère schématique de l'exposé, mais il a maintenant une vision concrète de l'ennemi auquel Vidal-Naquet s'attaque. Scientifique autant que vibrant, *Les assassins de la mémoire* est un ouvrage nécessaire pour quiconque croit aux vertus de la mémoire longue.

Martial Bouchard

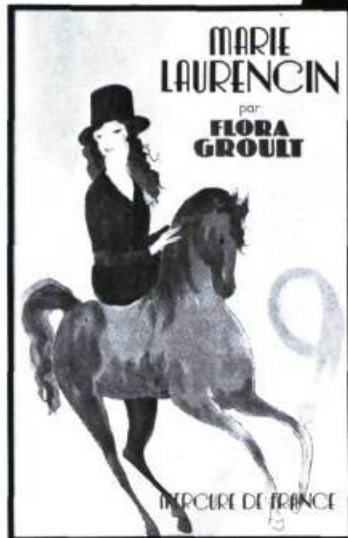
1. Lire à ce sujet la mise au point éclairante du Dr Pitch Bloch, ingénieur chimiste de Zurich, P. 85-92.

MARIE LAURENCIN
Flora Groult
Mercure de France,
1987; 42,00 \$

Une biographie n'est réussie que si elle suscite le désir incrochable de lire l'œuvre, écrivain récemment un commentateur. Peine perdue cependant pour ceux qu'aurait passionné la vie de Marie Laurencin telle que racontée par Flora Groult, la plupart des tableaux de la peintre se trouvant aujourd'hui au Japon. Sans compter ceux qui sont dans des collections privées.

Il y a toujours les albums et les livres d'art et ce Marie Laurencin en serait presque avec sa belle affiche de couverture et les reproductions et photographies des pages centrales. C'est à mon avis le plus grand mérite de cet ouvrage.

J'avoue n'avoir été ni émue ni particulièrement intéressée par



la Marie Laurencin de Flora Groult. Pourtant témoin privilégié de la vie de la peintre, grande amie de ses parents, l'auteure a eu accès à des documents inédits. Elle a souvent vu l'artiste et la femme pour qui elle a même posé quand elle était enfant et jeune fille. Comme intimidée, fascinée par son sujet, elle nous fait un compte rendu minutieux de cette vie exceptionnelle par les personnes et les circonstances qui la traversent. À tout seigneur tout honneur, d'abord Apollinaire. Il fut l'homme de la vie de Marie et elle fut vraisemblablement la femme de sa vie, même s'ils se marièrent tous deux avec quelqu'un d'autre. En tout cas, ils furent muses l'un pour l'autre. Et Apollinaire, s'il aime la femme, avait une sincère admiration pour son œuvre, que le critique d'art qu'il était aussi ne se priva pas de louer. D'autres artistes connus furent aussi des familiers de Marie Laurencin: Braque, qui fut à l'origine de sa carrière, car il fut le premier à l'encourager; Henri-Pierre Roché (l'auteur de Jules et Jim), Max Jacob, Gide, dont elle illustra un livre, Marcel Jouhandeau qui partageait son antisémitisme et avec qui elle resta toujours amie. Avec Picasso, les relations furent plutôt orageuses. Elle le connut au début de sa carrière quand elle fréquentait le Bateau-Lavoir. Cette période fut difficile pour Marie qui eut du mal à se faire accepter comme artiste dans un milieu où les



femmes étaient soit des modèles soit des cuisinières, souvent les deux.

Difficiles aussi furent les années de guerre qu'elle dut passer en Espagne parce qu'elle était mariée à un Allemand. Marie se languit beaucoup de la France et de ses amis. Mais ce fut une période fertile sur le plan de la création. Il faut dire ici que rarement, même dans l'adversité ou la souffrance, Marie Laurencin ne cessa de peindre et d'y trouver du plaisir. À un âge avancé, alors qu'elle était myope comme une taupe, elle continuait de peindre. C'est la seule constante de sa vie, à part quelques amitiés. «Il n'y a que la peinture qui me passionne et, par conséquent, me tracasse», écrivait-elle à Marcel Jouhandeau.

Le 8 juin 1956 s'éteignait la «machine à peindre», comme Marie se qualifiait souvent. Ce terme qui démontre quelle place tenait l'art dans sa vie gêne un peu. Comme si cela manquait d'âme. Je pense que c'est cela qui manque aussi à cette biographie pourtant admirative et fidèle. On se plaît à imaginer ce que l'autre écrivaine de la famille Groult aurait fait du même sujet...

Louise G. Mathieu

L'ÉNIGME DU VIVANT
Jean-Pierre Soulier
Buchet/Chastel, 1987;
31,95 \$

Jean-Pierre Soulier, biologiste et éminent hématologiste français, n'entretient aucune illusion. Il appartient à cette race de scientifiques qui croient ce qu'ils voient, ce qu'ils constatent, vérifient, démontrent par sentence mathématique. L'opération de laboratoire, quelle qu'elle soit, donne infailliblement la réponse

au comment et non au pourquoi des choses. Pourtant, si les scientifiques formés à l'école de l'expérimentation et du rationnel ne se font pas d'illusions sur leur pouvoir de donner un sens à la vie, ils semblent avoir perdu aussi leurs espérances face à la recherche elle-même. La substance apparemment inerte des matériaux se transforme et se modèle, les lois de la physique et de la chimie se maîtrisent, mais le Vivant, de découverte en découverte, traduit une complexité désarmante: «Les réalités biologiques ne se soucient pas de notre logique réductionniste». Alors qu'il se croyait tout, l'humain apprend son peu d'importance: «On ne parvient pas à distinguer un projet cohérent derrière la complexité croissante et le recyclage du Vivant (...) non seulement rien n'était prévu, mais nos chances d'exister étaient infinitésimales. Nous sommes enfants du *hasard* et de la *nécessité* et la *nécessité* aurait pu aboutir à tout autre résultat».

L'argumentation de l'auteur s'appuie sur les acquis de la science ainsi que sur une rétrospective des théories philosophiques et religieuses qui ont prévalu dans les grandes civilisations au cours de l'Histoire. Intéressante leçon sur les idées et les découvertes scientifiques, le livre de Jean-Pierre Soulier nous permet d'effectuer, en toute humilité, une réflexion sur l'énigme des origines et des fins du Vivant en passant, comme il se doit, par celle de la mort. Mais il ne s'agit pas d'une réflexion des plus nouvelles, y compris sur l'illusion de trouver une signification à la vie. S'illustre là la pensée scientifique et matérialiste qui, chez notre auteur, amène à de bien froids énoncés: «Une trop grande longévité augmente la proportion des imprudents; une société dont l'âge moyen ne cesse de s'accroître, alors que la natalité baisse, se condamne à terme. Passé l'âge de la reproduction, les individus sont biologiquement en sursis. La mort est indispensable à l'éternelle jeunesse du Vivant et à son évolution.»

Françoise Cléro

L'ANTIPOLITIQUE
György Konrad
La Découverte, 1987;
29,95 \$

Nous ne sommes guère habitués à voir des œuvres *vraiment* novatrices nous parvenir d'Europe de l'Est. Konrad s'est pourtant fait

connaître du public francophone par un essai écrit en collaboration avec Ivan Szelenyi: *La marche au pouvoir des intellectuels* (Seuil 1979), qui avait remis en question bon nombre d'opinions toutes faites.

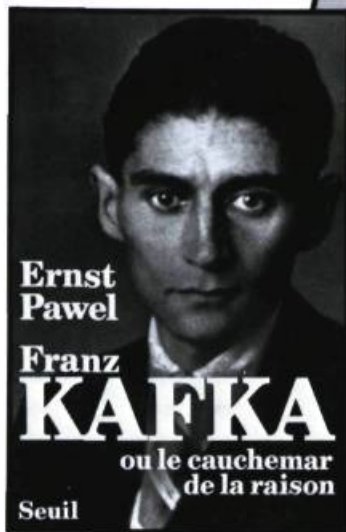
L'approche de *L'Antipolitique* est tout autre. On peut y voir un exposé de morale politique et une analyse de la situation géopolitique de l'Europe du centre-est; ou encore, un pamphlet ironique sur l'incapacité des politiciens communistes (mais aussi des autres) à régler les problèmes qu'ils ont eux-mêmes provoqués.

On sera plus près de la vérité en le rapprochant de l'essai au sens de Montaigne. Voici en effet un auteur qui prend surtout plaisir à se parler à soi-même et à quelques amis d'élection, d'où le ton intimiste et des raccourcis pleins de sous-entendus.

De quoi est-il question? Essentiellement de ce que signifie vivre en Europe quarante ans après Yalta. L'écartèlement du continent entre les deux superpuissances n'a pas, à proprement parler, de sens. Il nie l'identité et la parenté des cultures: l'Europe de l'Est ressemble moins à l'URSS qu'à l'Europe de l'Ouest, qui n'a elle-même que peu à voir avec l'Amérique. S'il est une issue à la guerre, ce ne peut être que dans le refus de la domination russo-américaine et dans la revendication d'autonomie.

Seule la dissidence est porteuse d'avenir. Il vaut mieux rechercher la vérité et l'indépendance que le pouvoir. L'antipoliticien «veut garder toute l'étendue de la politique gouvernementale sous le contrôle de la société civile» (p.204).

Malgré les lourdeurs de la traduction et les fautes d'orthographe (surprenantes chez cet éditeur), le livre foisonne de phrases à retenir, utiles ou non. Ainsi j'aime un auteur qui ose écrire: «L'opposition démocratique devrait se libérer de cette sorte de point de vue abstrait et ahistorique et réintroduire dans sa pensée l'éthos de la responsabilité morale personnelle» (p.118).



La pensée de Konrad frôle souvent le libéralisme et, relents d'élitisme sans doute, il a tendance à porter aux nues la situation de l'intellectuel-qui-pense. Mais qui pourra reprocher à un écrivain — quel que soit son lieu géo-politique — de revendiquer le droit à la liberté et à l'indépendance?

Pierre-André Tremblay

**FRANZ KAFKA
LE CAUCHEMAR
DE LA RAISON
Ernst Pawel
Seuil, 1988; 47,95 \$**

Dans *Le procès* (à propos duquel André Gide disait: «L'angoisse que ce livre respire est, par moments, presque intolérable, car comment ne pas se dire sans cesse: cet être traqué, c'est moi?»), Joseph K., accusé d'il ne sait quoi, se bat contre un Tribunal omniprésent et pourtant insaisissable et hors d'atteinte; dans *Le Château*, un autre K. entame un harassant combat avec ce mystérieux Château; dans *La métamorphose*, Grégoire Samsa s'éveille, un matin, transformé en une véritable vermine.

À cause de ses thèmes, on a souvent réduit l'œuvre de Kafka à une dénonciation de la bureaucratie du tiers-état (la classe des fonctionnaires, fort importante en Tchécoslovaquie) et ce, malgré les brillantes analyses de



Marthe Robert. Cette croyance est en grande partie alimentée par la légende du fonctionnaire neurasthénique et désarmé que l'on attribue à Kafka.

Le mérite d'Ernst Pawel, c'est qu'il restitue dans *Franz Kafka. Le cauchemar de la raison* la complexité et les conflits intérieurs de l'écrivain pragois né en 1883 et mort de tuberculose en 1924. S'attachant à décrire l'homme tout en le situant dans son milieu, Pawel s'attarde à trois pôles primordiaux et dé-

terminants: la judaïté (Kafka était juif dans un pays où s'affirmait résolument l'anti-sémitisme), la famille (le rapport traumatique au père) et la sexualité.

Le *Journal* (rédigé de 1910 à 1920), son abondante correspondance (les lettres à Felice Bauer et à Milena Jesenska-Pollak), ainsi que les témoignages de Max Brod (qui a sauvé les écrits de Kafka de la destruction en manquant à la parole donnée à l'écrivain) nous éclairent sur ses conflits, ses angoisses, et son œuvre elle-même. Pour Kafka, le monde — les autres — était un mystère indéchiffrable et l'écriture, une nécessité; incapable de concilier les deux, il sacrifia la vie normale à son génie littéraire. Génie littéraire incompris de ses compatriotes et surtout de son père; toute la vie de Kafka sera dominée par le conflit qui l'oppose à ce père, comme en témoigne *La Lettre au père*, écrite en 1919, jamais envoyée. Kafka tentera de s'affranchir de cette image dominatrice, mais ce sera au prix d'une solitude de plus en plus complète.

Si, dans l'œuvre de Kafka, il y a un labyrinthe, ce n'est donc pas celui de la bureaucratie: c'est le labyrinthe de l'univers, d'un univers irréel dont la cohérence absolue donne une angoissante impression de réalité. Ce fantastique cruel et absurde, Pawel en explique les origines et le décoratif de façon simple et même, assez souvent, passionnante. La biographie n'atteint pas, cependant, le niveau du *Georges Bataille. La mort à l'œuvre* de Michel Surya qui deviendra sans doute un modèle du genre. Des interprétations psychanalytiques à outrance déparent cet essai qui aurait gagné à être resserré. Il n'empêche que le récit se lit bien et Pawel éprouve une réelle admiration pour l'écrivain et l'homme.

Francine Bordeleau

L'INSTITUTION LITTÉRAIRE

sous la direction de
Maurice Lemire

« Il y a là une montagne de renseignements. »
Adrien Thério,
Lettres québécoises.

« Un recueil de textes diversifiés et, dans l'ensemble, de grande qualité. Outil d'information pour les uns, instrument de recherche pour les autres, l'ouvrage fait le point sur l'une des grandes approches littéraires du moment. »
Marie-André Beaudet,
Québec français.

217 pages 19,50 \$

**INSTITUT QUÉBÉCOIS
DE RECHERCHE SUR LA CULTURE**
14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4

**NOSTRADAMUS
Vlaicu Ionescu
Félin, 1987; 46,50 \$**

Le très énigmatique Nostradamus vient de trouver en la personne du Roumain Vlaicu Ionescu un interprète digne de lui.

D'une colossale érudition, notamment en histoire et en étymologie, l'auteur applique aux textes nostradamiques une méthode auprès de laquelle une exégèse lacanienne paraîtrait presque simpliste. Sa maîtrise des procédés d'occultation her-

métiques lui permet de faire surgir une lumineuse cohérence là où d'autres jouent comme des enfants dans leur soupe aux alphabets. Chez Nostradamus, rien d'arbitraire, selon l'auteur, l'obscurité visant à confondre les spécieux discoureurs.

À la fois prudent et audacieux, Ionescu ne verse jamais dans le ridicule (pourtant facile en cette matière); tout au plus déploie-t-il un excès d'imagination. Mais il adopte un ton moralisateur parfois agaçant, surtout lorsqu'il traite du western américano-soviétique. Il va d'ailleurs jusqu'à prédire, pour 1990-1991, un conflit nucléaire où l'URSS en aurait pour ses roubles. Paranoïa peut-être; on ne peut cependant l'accuser de plier les textes de Nostradamus à sa propre vision de l'histoire. Un Nostradamus toujours troublant, moins peut-être par la nature des événements qu'il prédit que par la précision de ses connaissances sur le futur. Or malgré les fulgurants éclairages de Ionescu, le mystère Nostradamus demeure.

Fruit de quarante ans de recherche, ce livre est un prodige de sagacité.

Claude Lafrenière

SPY CATCHER

Peter Wright
Robert Laffont, 1987;
21,95 \$

De cette autobiographie d'un officier supérieur du contre-espionnage britannique (MI-5), on connaissait déjà les principales révélations, diffusées par les médias: l'existence d'un complot d'agents secrets visant à empêcher le travailliste Harold Wilson de conserver le pouvoir lors des élections de 1974, et la certitude de l'auteur que Roger Hollis, ancien directeur du MI-5, était à la solde des Soviétiques. Dès lors, se demandera-t-on, pourquoi Margaret Thatcher s'acharne-t-elle à frapper l'ouvrage d'interdit? Par principe? Peut-être. Mais c'est surtout, je crois, pour que le citoyen ne prenne pas conscience de l'étendue des activités des chasseurs d'espions et de la paranoïa anti-communiste qui anime ces loyaux patriotes.

Que le Parti communiste britannique et les ambassades des pays de l'Est soient sous surveillance perpétuelle (infiltration,

écoute électronique, ouverture de courrier) n'étonne ou n'émeut guère. Que cette surveillance s'étende aux mouvements étudiants, aux syndicats et même aux délégations commerciales de pays amis crée un certain malaise, mais ne fait que confirmer nos soupçons, mais que, plusieurs années après le délire mcarthyiste, une inquisition d'envergure sur les universitaires ayant flirté avec les idées libérales ou de gauche, donc susceptibles d'être des taupes, soit systématiquement menée par certains de leurs anciens condisciples aujourd'hui officiers du renseignement, voilà qui inquiète, car cela témoigne d'un clivage profond: d'un côté, les anticommunistes primaires et leurs alliés, ces grandes entreprises (Marconi, Shell) qui mettent généreusement des labos à leur disposition, de l'autre, *les autres*.

Cette chasse aux sorcières, partiellement fondée — il y eut certains agents doubles au sein des services secrets britanniques (Philby, Burgess, MacLean) — est la grande obsession de Peter Wright, à qui elle était confiée. Elle polarise également l'intérêt du lecteur: d'une part, parce que le récit de ces enquêtes n'a rien à envier aux intrigues de John Le Carré, d'autre part, parce que l'idéologie des limiers y est révélée on ne peut plus clairement (N'étiez-vous pas homosexuel au collège? N'avez-vous pas voté travailliste en 1952?). On ne s'étonnera donc pas que l'auteur fasse l'économie d'un questionnement sur la légitimité de certaines activités du service, comme les assassinats projetés de Nasser et de Grivas, nationaliste chypriote. Ce patriotisme aveugle, cette naïveté, font d'ailleurs tout le charme du livre. Pourquoi l'auteur refusa-t-il de donner son accord au complot contre Wilson? Par respect de la démocratie? Non, par peur de perdre sa retraite si l'affaire venait à être éventée.

À l'heure où nos services de sécurité témoignent de leur incapacité de distinguer subversion et dissension, ce livre adoucit certaines irritations: nos ex-policiers de la GRC devenus analystes au Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) ne seraient donc pas plus frustes que leurs cousins britanniques ou américains.

André Lamontagne

**POUR
LES GOURMETS
ET LES
AMOUREUX
DE LA NATURE**



Enfin réédité

Champignons du Québec et de l'est du Canada
Denis LeBrun et Anne Marie Guérineau
NUIT BLANCHE ÉDITEUR, 288 pages,
105 photographies couleurs, 17,95 \$

"... Tous les mycologues en herbe que j'ai rencontrés ne disent pas aimer cueillir des champignons, ils disent être fous des champignons... Procurez-vous au plus vite un guide de poche que vous pourrez transporter facilement avec vous lors de vos balades en forêt, vous permettant ainsi d'identifier avec précision plusieurs espèces savoureuses.

Champignons du Québec et de l'est du Canada de Denis LeBrun et Anne Marie Guérineau est sans contredit le meilleur guide actuellement sur le marché."

Simone Piuze, *La Presse Plus*,
28 sept. 1985

Dans toutes les bonnes librairies Diffusion Dimédia
ou chez l'éditeur: Nuit blanche éditeur
1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec, QC G1R 1R7